

1787

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXIX^e ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME IX

N^o 3

Juillet-Septembre 1907

P. PARIS

Promenades archéologiques en Espagne.

I. Le Cerro de los Santos.

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : MURILLO, ALCALÁ, 7

Paris :

LENTOMOING, 4, RUE LE GOFF

FERET & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129099

BULLETIN HISPANIQUE

Tome IX, 1907, N° 3

SOMMAIRE

P. Paris , <i>Promenades archéologiques en Espagne. I. Le Cerro de los Santos</i>	221
A. Morel-Fatio , <i>Une mondaine contemplative au XVI^e siècle. Catalina de Mendoza (suite et fin)</i>	238
G. Cirot , <i>Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite)</i>	263
H. Léon , <i>Les Juifs espagnols de Saint-Espril. Chansons et prières</i>	277
C. Pitollet , <i>Les premiers essais littéraires de Fernán Caballero. Documents inédits (suite)</i>	286
<i>Questions d'enseignement : Extrait du rapport sur le concours d'agrégation en 1906 (A. Morel-Fatio), p. 303.</i>	
<i>Bibliographie : A. DE FALGUERA, Sant-Pere-de-Roda (J -A. Brutails), p. 309; — J. LEITE DE VASCONCELLOS, O livro de Esopo (A. Whitem), p. 310; — M. SCHIFF, La Bibliothèque du marquis de Santillane (G. Cirot), p. 312.</i>	
<i>Chronique</i>	315

DIRECTION ET RÉDACTION

- M. E. MÉRIMÉE**, professeur de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.
M. A. MOREL-FATIO, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, à Paris.
M. P. PARIS, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École municipale des Beaux-Arts.

Secrétaire de la Rédaction :

- M. G. CIROT**, professeur d'Études hispaniques à l'Université de Bordeaux (Faculté des Lettres).

Directeur-Gérant :

- M. G. RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres.

à mon cher camarade G. Lottin
affectueux hommage
P. Geay

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

I

LE CERRO DE LOS SANTOS

Quelle assemblée curieuse dans la salle ibérique du Musée archéologique de Madrid ! Au centre, ce monstre accroupi, la Vicha de Balazote, taureau à tête humaine, évocateur de l'Orient, frère dégénéré des colosses qui gardaient les Rois assyriens ; le Sphinx de Bocairente, moins troublant, non moins étrange en son asiatique gravité, et les bronzes fameux, les trois têtes de vaches exhumées à Costig, au cœur de la pittoresque Majorque, élançant au-dessus de leur muffle et de leur front archaïque la lyre élégante des cornes ! Puis, aux quatre angles, les lourds animaux funéraires de Guisando, écrasant le sol de leur masse confuse, disent l'antiquité millénaire des rudes hommes dont jadis ils sanctifièrent la tombe.

Mais un peuple de statues rangées en bel ordre le long des murailles fait aux monstres le plus singulier cortège. Le visiteur le plus indifférent s'arrête intrigué et surpris devant ces femmes inattendues qu'enserrent les robes et les châles à longs plis lourds, qu'écrasent les mitres énormes ou difformes, que surchargent de la tête à la taille les parures les plus compliquées, les colliers les plus somptueux, les pendeloques les plus hétéroclites, devant ces hommes drapant maladroitement en des étoffes raides leurs membres larges et courts.

De quel monde inconnu, de quelle époque lointaine sortent ces figures prodigieuses, où, parmi des Égyptiens en mascarade, des Grecs ou des Romains travestis, et sans doute aussi de vieux Ibères très authentiques, se sont mêlés des ani-

maux imprévus, le rhinocéros à côté du cheval, la vache Némano (?) à côté de l'hippocampe, et ces objets invraisemblables, un cadran solaire près du Navire Argo? Quelle est cette langue indéchiffrable, où des hiéroglyphes à désespérer Champollion lui-même fraternisent en un confus pêle-mêle avec des caractères pseudo-grecs et pseudo-ibériques? L'archéologue interroge ces monuments bizarres, surpris et singulièrement troublé, car à son esprit se pose un des problèmes les plus obscurs de l'histoire de l'art antique. Ces femmes, ces hommes, ces animaux, ces objets incohérents, ce sont les sculptures du Cerro de los Santos.

C'est l'honneur de M. Léon Heuzey et de M. Arthur Engel d'avoir donné leur état civil et leur droit de Musée à nombre de ces figures que leur étrangeté même et leur originalité, que surtout leur compromission avec les élucubrations éhontées d'un faussaire rendirent si longtemps et à si bon droit suspects. Il fallut au savant illustre une rare pénétration d'analyse pour reconnaître en la plus complète, et non la moins mystérieuse de ces femmes écrasées de vêtements et de parures d'une déconcertante nouveauté l'œuvre maîtresse d'un art encore inconnu, où se mélangent à doses inégales les éléments étrangers avec les éléments indigènes, où déjà s'élabore obscurément tout l'avenir de l'art espagnol. Il fallut à notre ami Engel toute sa vaillance de pionnier pour suivre au cœur de pays malaisés la plus délicate des enquêtes, pour pénétrer les secrets de la collaboration déloyale infligée par un malin horloger aux très anciens imagiers de son pays, toute la netteté de son jugement et la pureté de son goût pour abattre tous les monstres, tous les hybrides, tous les êtres falots dont le pullulement grotesque étouffait les vieilles statues très légitimes.

L'histoire n'est pas unique; elle est presque banale. Dans un humble canton perdu de la province d'Albacete, aux confins de la province d'Alicante, non loin de la pittoresque Almansa, où la valeur de Berwick conquiert le trône d'Espagne aux Bourbons, au flanc d'une colline brûlée, des paysans voulaient dresser un barrage pour retenir des eaux rares et pré-

cieuses ; tout près du rio éphémère, sur une petite éminence, des coins de pierres équarries émergeaient des buissons courts. On creusa le sol pour dégager ces matériaux de fortune, et voici qu'aux simples blocs d'appareillage étaient mêlées des figures merveilleuses, des femmes au visage majestueux et grave, chargées de lourds vêtements sacerdotaux, et des hommes drapés à l'antique, comme les Saints dont les images sculptées ou peintes ornent l'humble église du village prochain. Les fouilleurs improvisés entassent et emportent tous ces débris ; peu à peu la rumeur se répand des miracles du Cerro de los Santos ; la renommée des Saints parvient aux petites villes voisines, les artistes du cru sont en émoi. L'un d'eux, un horloger d'Yecla, que son métier même veut habile de ses doigts, que son adresse à tailler des têtes de cannes rend orgueilleux, visite et fouille encore le vieux sanctuaire ; il trouve à foison de nouvelles sculptures, il s'enthousiasme pour ces images, que leur barbarie d'ébauches désigne à l'imitation facile. Il s'essaie à restaurer celle-ci, puis à copier celle-là, puis s'enhardit à des créations originales. On ne sait quel instinct, ou quelque vague jugement exprimé devant lui le fait rêver d'Orient et de Grèce, et ce sont l'art égyptien et l'art grec, mal vus et mal compris dans quelque vieux manuel démodé, qui l'inspirent. De comiques assemblages se dessinent en son imagination excitée. Dans la pierre tendre des mêmes carrières où s'approvisionnaient les sculpteurs antiques, il taille à grands coups les images fantastiques dont les éléments ennemis hurlent d'être accouplés ensemble. Les saints notoirement apocryphes se mêlent alors aux bons et vieux saints ibériques, et la légion devient si confuse que le faussaire lui-même ne tarde pas longtemps à tout confondre. Lorsque les Académies et les Musées se sont émus, lorsque les savants sont enfin venus étudier la découverte, lorsqu'ils examinent, lorsqu'ils achètent les saints, tous les saints, pour les transporter dans la capitale, l'horloger les trompe sans scrupule. Sa mauvaise foi n'est pas douteuse, mais son orgueil est surtout coupable, puisqu'il donne, quand il pourrait la vendre, telle ou telle de ses créations dont il est sans doute le plus satisfait.

Quoi qu'il en soit, le mal était grand ; les acheteurs de la collection entière s'étaient tristement fourvoyés, et leur excuse ne peut être que dans la nouveauté soudaine d'un art à demi barbare révélé brusquement.

Le mystificateur, du reste, fut rudement puni ; son imagination malade s'hallucina, sa raison s'égara, et il alla traîner sa vieillesse démente dans un hôpital.

Mais dès le premier jour une suspicion légitime a été jetée sur les saints du Cerro. Sur eux, comme sur leurs frères bâtards, la critique n'a jeté longtemps qu'un regard de mépris et de défiance. Alors même que M. Léon Heuzey, par ses études pénétrantes, M. Engel, par ses enquêtes et ses fouilles, ont établi sans conteste que, s'il y a dans la collection beaucoup de sculptures modernes, il y en a beaucoup d'absolument authentiques, l'hésitation et le doute subsistent quand il faut désigner les unes et les autres. Telle figure que nous croyons avoir de bonnes raisons pour légitimer, un autre archéologue, et des mieux renseignés, la condamne sans un regret. La discussion pour longtemps encore, sinon pour toujours, reste ouverte.

Mais il n'importe ; on ne peut le nier, le Cerro de los Santos est désormais le lieu saint de l'archéologie hispanique ; il y faut aller en pèlerinage. Nous y convions ceux qui de l'antique Ibérie aiment les ténèbres et le mystère, ceux qui de l'Espagne moderne aiment les lieux inexplorés que tait Baedeker et que Cook ignore.

J'ai lu quelque part décrit le supplice de la télègue, où risque d'avoir les reins rompus l'infortuné voyageur de la steppe sibérienne ; j'ai plus d'une fois souffert le supplice de l'araba me secouant aux routes turques d'Anatolie. Qui donc maudira la tartane, qui par deux fois me meurtrit malement au rude pays de Montealegre ? La tartane, est-ce un léger et rapide esquif au vol glissant de mouette au ras des plaines qui ondulent comme de molles vagues ? Non, mais un chariot exécrable dont la caisse étroite et dure, mal assise sur un essieu trop large, tremble et gémit et ballotte et grince, lamentablement heurtée aux pierres et aux ornières d'un

chemin ^{cha}cahotique. Une triste haridelle, flottant entre deux brancards trop écartés, tirait de son épaule saignante la machine disjointe, et le cocher tous les cent pas poussait à la roue, et réparait d'un brin de ficelle quelque cuir trop tirailé du harnais craquant. Et le passager, pauvre loque cahotée, sentait comme autant de blessures tous les à-coups de la marche saccadée, tous les chocs aux rocs soudains, tous les raclements aux bords des ornières inégales, toutes les chutes dans les trous et les fondrières sournoises. D'ailleurs il ne faut pas espérer échapper à l'épreuve douloureuse par la saine fatigue d'une promenade pédestre : l'hiver, boue profonde ou pluie, ou vent glacial qui sur ces hauts plateaux souffle en rafale; l'été, soleil ardent sur la terre en poudre; le feu des rayons dardés droit à travers l'air embrasé vous rejette captif à l'ombre de la bâche arrondie... O belles routes de France, où le plus humble locatis du plus humble aubergiste de hameau glisse doucement sous le dôme des ormeaux ombreux ! O modestes chemins communaux de mon pays, bonnes chaussées plates et lisses, et si mollement roulantes... *O ubi campi?*

Encore si dans le cadre arrondi de la tente qui découpe un tableau de ciel et de terre au-devant de la tartane, le paysage apparaissait ou riant ou gracieux, ou majestueusement pittoresque ! Hélas ! sur le sol jauni que la sécheresse fendille en ce juillet torride, pas une maison, pas un arbre, pas un buisson ne coupe le désert monotone. Seul notre équipage lamentable détache sèchement son ombre grêle. Et parfois seulement un affleurement de rocher pelé bossue d'une tache plus grise la teinte plate de la plaine. Le soleil, vers midi, devient plus lourd et plus cruel; le cheval chemine la tête plus basse; plus de mouches pompent la sanie de son épaule sanguinolente; la plaine s'endort dans une torpeur plus désolée... Dans l'engourdissement qui me gagne, je rêve aux siècles lointains, presque préhistoriques, dont je vais visiter les vestiges, et je me demande si j'ai vraiment le droit de les appeler barbares, ceux qui taillaient les saints dont je gagne si péniblement le sanctuaire : leur pays était-il alors plus sauvage, leurs chemins plus raboteux, leurs chars plus branlants,

leur vie et leurs mœurs étaient-elles plus rudes? Pour deviner, pour comprendre l'originalité de ces peuples morts, est-il autre méthode que d'ouvrir les yeux à ce soleil qui m'aveugle, de respirer cet air brûlant, de me mêler enfin quelques jours aux habitants de ce village perdu dont je vois maintenant les maisons basses et blanches s'aligner à l'horizon dans un éblouissement cru de lumière?

Montealegre, quel nom trompeur! Rien ne rit ni ne sourit dans les deux larges rues ravinées qui dévalent en côtés d'angle, à partir de l'église massive qui les domine. Les maisons mesquines, uniformes, percées à peine de jours étroits, descendent régulièrement le long d'une pente douce. Sans style, sans forme rare, sans parure, elles offrent leur nudité plate, que rien n'égaie, aux morsures du vent d'hiver comme aux brutales caresses du soleil. Quand je vins là d'abord, au mois caniculaire, il pleuvait comme du feu. Tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant l'heure, l'ombre portée des bâtisses s'abattait durement sur le sol en une étroite teinte bleue. Pas un passant, avant le crépuscule; pas un mouvement, pas un bruit; boutiques closes, comme les maisons; la chaleur a tué la rue, et c'est une impression pénible de vide morne qui offusque les yeux, blessés déjà par les clartés trop vives et les réfractions aveuglantes.

Pendant, ne plaignons pas trop les habitants du village brûlant. Impression de tristesse, si l'on veut, mais non de souffrance ni de pauvreté. Pas plus qu'aux jours où s'édifiait l'église, vaste et haute, où dans les coffres des prêtres riches se rangeaient les chasubles et les capes de soie et d'or, dans les armoires sculptées les orfèvreries somptueuses et tout le trésor que les rigueurs des temps n'ont pas encore complètement ruiné et dispersé; pas plus qu'aux jours où les seigneurs de Montealegre élevaient le riche palacio familial, les villageois d'aujourd'hui ne sont vraiment déshérités. Au bas de la colline aride s'étale la huerta fraîche que d'abondantes fontaines verdissent et fécondent, et sur les hauteurs d'alentour le soleil verse à des vignobles vigoureux l'espoir des vendanges luxuriantes.

Aussi, par le village, quand renaît la vie dans la claire tiédeur des soirs, point de visages moroses; d'un logis à l'autre s'échangent les visites aimables. Autour du voyageur, dans la posada rustique où s'active l'hôtelier affable, s'improvise la tertulia familière et se nouent les amitiés franches. Les cigarettes s'échangent, l'outré circule, gonflée de vin généreux, la *bota*, dont il faut savoir happer à la régéralade le mince filet rubicond; les cœurs s'ouvrent, les langues se délient.

Alors ce sont des souvenirs, et des récits, et des discours sur le Cerro, auquel chacun s'intéresse; sur les saints, dont quelques rares débris subsistent encore dans le village même, dans le corral du curé, dans le patio du palais; sur les idoles de cuivre, sur les toritos trouvés en nombre autour des ruines et qui servent de jouets aux petits enfants, sur les savants de Madrid, qui vinrent examiner et acheter les statues, sur l'habile horloger d'Yecla.

Il faut prêter une oreille attentive à ces conversations si souvent inutiles et confuses : d'un mot peut jaillir une lumière, un geste révèle une piste à suivre. Il faut aussi dans ces pays rudes se montrer complaisant à parler aux braves gens qui font accueil à l'archéologue en voyage, exciter la curiosité du paysan qui quelque jour peut-être, comme le laboureur de Virgile, courbé sur sa charrue, « admirera des ossements énormes dans une tombe brusquement éventrée. » Il faut leur redire les gloires antiques de leur patrie, dont tous ont l'orgueil légitime au fond du cœur; il faut l'aimer soi-même, ce sol aux secrets émouvants, et d'une voix sincère proclamer hautement cet amour. Ainsi se préparent peut-être les trouvailles futures, et s'épargnent bien des vandalismes inconscients. La tâche est douce parmi ces Espagnols de race, dont le sang maure n'a pas troublé le sang latin, dont l'âme fraternelle vibre sonore aux accents français, quand de ce peuple et de ce pays de noblesse et d'éclat tout séduit, même ses défauts, tout charme, tout passionne.

En long cortège, les amis nouveaux m'accompagnent sur la route du Cerro. La tartane roule plus clémente dans les

ornières sablonneuses de la plaine, à travers le *llano* que domine le sanctuaire vénéré de Notre-Dame de la Consolation. L'église pauvre et nue qui renferme l'image miraculeuse de la patronne de Montealegre eut jadis sa splendeur; il reste dans le *camarin* un riche dallage de faïence que décorent en teintes douces des chasses bondissantes parmi des paysages rians et de brillantes architectures. Comme sans doute Notre-Dame a remplacé quelque antique divinité païenne, tout autour de sa vieille demeure restent des murs plus vieux encore.

D'ailleurs, par tout le *llano*, sous l'alluvion montante, une ville est enfouie. C'est l'ibérique Ello peut-être, dont l'historien ne peut séparer le nom de celui du Cerro de los Santos; c'est la très primitive cité dont les ruines appellent la pioche du Schliemann que l'Espagne attend.

Là, chaque sillon du soc dans les chaumes dorés ramène au jour un débris précieux. Comme des pommes de terre, selon l'expression savoureuse des indigènes, les fragments de sculpture sont semés. Les corps et les têtes de taureaux ou de monstres ailés, sphinx ou griffons, pullulent parmi les pierres dispersées des édifices détruits. C'est tout un monde enseveli qui veut ressusciter, et si l'on en juge par les trouvailles de hasard dont notre Louvre a recueilli le meilleur, un monde très vieux et très singulier, façonné rudement par d'humbles tailleurs de grès, au petit bonheur de modèles de tout âge et de tout pays rassemblés pêle-mêle dans leurs ateliers barbares.

L'imagerie phénicienne a pénétré dans ces cantons lointains, émerveillant ces artistes naïfs à la fantaisie de ses animaux ailés et cornus; et l'imagerie grecque aussi les a ravis, éveillant en leurs âmes primitives on ne sait quel sentiment profond de beauté pure. N'est-ce pas en des pays aussi reculés, dans les monts d'Andalousie, à Carmona, à Osuna, que furent exhumés de tombeaux des peignes d'ivoire carthaginois, décorés d'une étrange faune exotique? N'est-ce pas tout près d'Ello que fut trouvé le Centaure de Rollos, cette œuvre originale et vigoureuse d'un bronzier grec archaïque? N'est-ce pas de Montealegre même que provient un fin Silène de bronze, aujourd'hui au Louvre, délicatement modelé par un artiste

ingénieur et subtil dans toute l'audace de sa laideur impudique?

Qui nous rendra la vision de la ville ibère, avec ses rues, ses maisons et ses édifices, et la décoration imprévue de son art composite? Qui fera revivre la cité morte dans tout le mouvement de sa civilisation primitive, où sans doute s'alliaient comme en sa sculpture, pour en former une originalité curieuse, les éléments d'Orient et de Grèce aux purs éléments indigènes?

Du moins, les découvertes du Cerro de los Santos ont éclairé d'un rayon le mystère. Nous pouvons suivre les fidèles d'Ello marchant vers le temple proche, objet de vénération particulière.

Qu'on n'attende pas pour le sanctuaire, que l'abondance des statues retrouvées proclame riche et somptueux, l'extrême beauté d'un site rare. Le Cerro n'est pas une haute acropole d'où le regard embrasse un vaste et noble horizon; mais sur la première pente d'une basse colline que côtoie un ruisseau marécageux, au bord d'une large plaine triste, une modeste éminence étalée en plate-forme. Aucun signe aujourd'hui ne semble motiver le choix du site, ni une source, ni une grotte, ni un rocher. Sous le ciel invariablement bleu la plaine est morne, le Cerro désolé. De l'édifice lui-même, plus rien qu'une double muraille rampant à travers quelques blocs équarris, l'envahissement d'une ruine dévastée et mourante par la broussaille courte et sèche; puis çà et là quelques trous poussés jusqu'au roc, sans nul souci de science, par des fouilleurs improvisés et cupides. En contre-bas reste un tronçon de digue, bien inutile en cet été brûlant, qui certainement recèle encore en sa masse mal agrégée plus d'une tête de statue, plus d'un fragment précieux. Et le regard, qui s'est porté là-bas, bien loin, à l'horizon, vers la dentelure bleue du mont Arabi, revient aux sables tout proches où serpente une eau rare, où parmi les juncs et les moellons dispersés de la digue traînent encore épars, abandonnés et méprisés, rongés, informes et lamentables, quelques torsos de statues.

Certes, la déception est grande. Est-ce donc là le temple

fameux? Une ruine menue et mesquine au bord d'une plaine morte! Dans le paysage, nul pittoresque qui charme, nul sublime panorama qui émeuve; rien pour le voyageur étranger que le ciel éblouissant de lumière transparente sous la flamme d'un soleil implacable.

Peut-être le pays n'était-il pas jadis aussi triste et monotone, ni si désert. Les cerros pouvaient être couverts de bois, et les arbres des bois entretenir dans les plaines verdoyantes une fraîcheur féconde; des colons plus nombreux en des fermes moins espacées pouvaient animer de leurs travaux des cultures plus fertiles peut-être; mais il se peut concevoir aussi dans cet occident d'Espagne, immuable en sa vie lente comme l'orient d'Asie, il se peut concevoir la même désolation brûlante il y a vingt siècles et de nos jours, la même pauvreté de la plaine et de la montagne, le même silence dans le même abandon.

D'ailleurs la vulgarité plate du pays, la monotone banalité qui, sans doute, passa de la terre aux hommes, n'expliquent-elles pas la force et le succès des influences étrangères, et cet amalgame d'Espagne, d'Asie et de Grèce qui caractérise les œuvres du Cerro comme leurs sœurs plus humbles de la Consolation? Et puisque aussi bien rien à peu près du présent ne nous intéresse, arrêtés sur la terrasse du sanctuaire en ruines, réveillons en rêve le passé; rendons au temple reconstruit l'ornement de sa glorieuse sculpturé.

Ce n'était pas un luxueux édifice, où l'invention d'un architecte original s'était donné carrière, mais un très simple bâtiment oblong, sans décor, à ce qu'il semble, de fronton ni de frise. Un ou deux chapiteaux à volutes ioniques, quelques rangs d'oves, voilà des restes très humbles, mais très précis de colonnes et de corniches dont les modèles assurément furent grecs; et nous sommes en droit d'imaginer quelque modeste temple *in antis*, contrefaçon des trésors archaïques de Delphes ou d'Olympie.

Du moins, quelle que soit la divinité qui régna pendant de longs siècles dans l'étroite chapelle, nous devons l'évoquer puissante et bienfaitrice au témoignage des œuvres d'art, qui, dans le sanctuaire et tout autour, sur la terrasse, pressaient leur

foule pieuse. Les statues et statuettes de pierre, les figurines de bronze, les vases sacrés peut-être, mille offrandes somptueuses ou pauvres, œuvres de praticiens en renom ou naïves ébauches, voilà vraiment la richesse du temple, qui paraît d'art et de piété la nudité de l'architecture.

Comme il plairait, dans ce monde bigarré de figures sculptées, de retrouver la divinité mystérieuse pour qui s'exprimaient toutes ces grâces ! N'est-ce pas son image, cette femme de pierre qui trône aujourd'hui loin du temple natal, au Musée de Madrid, grave, hautaine et somptueuse, figée dans la raideur de sa pose hiératique ? A elle surtout vont les regards ; de sa majesté barbare surtout l'impression est émouvante ; de son costume et de ses bijoux opulents la richesse étonne ; de l'art qui la créa le style et la technique éveillent surtout la curiosité de qui la contemple. Ne cherchons pas ici la beauté parfaite qui laisse l'admiration muette ; c'est un troublant assemblage de raffinement et de barbarie.

Debout sur un socle sans apprêt, bien droite et portant bien en face le regard de ses grands yeux, la sainte soutient à deux mains au-devant de sa taille le vase aux libations. Rien n'apparaît du corps auguste que la figure et les mains. Les formes des bras et des jambes, comme celles des épaules et du buste, sont enfouies sous l'entassement des robes talaires étalées en cloche et du grand châle à pans plissés, qui s'entr'ouvre pourtant sur un riche pectoral barré de tresses et de pendeloques. Le visage aux yeux largement ouverts, à la bouche impassible, s'encadre dans les ornements d'un lourd bandeau brodé, d'où tombent parmi deux flots de cordelettes à pendeloques deux énormes et riches rondelles. Sur le front s'étale hors du bandeau une frange bien régulière de cheveux, et le long des joues, le long du cou, jusque sur la poitrine, descendent de longues et raides papillottes symétriquement tordues en spirale. Le vêtement est magnifique, la parure est opulente ; l'attitude, le geste sont imposants ; l'expression calme a de la noblesse.

Mais ne cherchons en cette image si nouvelle ni subtilité d'invention ni raffinement de technique. Lourde est la

silhouette des membres empâtés sous les étoffes; raides sont les plis aplatis et cassés, trop symétriques et monotones, du manteau drapé sans élégance; et sans pureté de dessin, sans finesse de modelage sont le nez, la bouche et le menton. Le ciseau, conduit d'une main pesante, taille péniblement le grès peu plastique; ni pour les délicatesses de la chair, ni pour la richesse des bijoux et des habits sacrés il n'a la moindre caresse de virtuosité. Même, çà et là, la simplicité se change en maladresse puérile, et, par exemple, les doigts chargés de bagues sont informes et monstrueux; le plus novice apprenti du plus provincial atelier en répudierait aujourd'hui la coupe barbare.

Pendant, pour qui sait voir, l'œuvre s'impose; c'est vraiment une œuvre d'art. Le souvenir de la Grèce archaïque s'éveille invinciblement à l'aspect des longues tuniques traînantes, du grand péplos aux plis empesés à la mode ionienne; quelque reflet de la beauté de la Coré d'Anténor a passé dans les traits forts de ce calme visage et dans ce corps immobile d'idole. Tout le luxe de l'Ionie et de l'Orient asiatique se retrouve dans la somptuosité des parures, le bandeau avec ses cordelettes et ses disques, le pectoral avec sa passementerie touffue, les grosses bagues de la main gauche. C'est de la Chaldée même que vient sans doute le geste rituel, « l'offrande du breuvage, prélude de la libation et particulièrement du sacrifice. » Et pourtant cette femme ainsi présentée, ainsi vêtue, ainsi parée à la grecque, à l'orientale, c'est une Espagnole avant tout, par les faiblesses mêmes des imitations qui se trahissent, par l'accentuation et l'abus des éléments étrangers qui se combinent en elle, par la surcharge et l'exagération des ornements et des bijoux, surtout par une originalité malgré tout évidente de traits et de caractères bien à elle, en un mot par le style, qui ne se peut confondre ni avec celui de la Chaldée, ni avec celui de la Phénicie, ni avec celui de la Grèce. Un style, un style original, voilà qui suffit pour permettre de prononcer le mot d'art. Quand ce style est, comme ici, très nouveau, très surprenant et digne d'étude subtile, c'est une joie pour l'esprit d'en sonder le problème imprévu.

La statue est noble, osons dire belle, malgré ses défauts de

rudesse; elle est imposante et vraiment divine, d'une divinité très antique et très étrange, comme il convenait à l'idole que vénérât un peuple encore enfant. Mais est-elle pour cela seul l'icône même du temple? N'est-ce pas pour elle une ambition téméraire que de prétendre l'élever au rang suprême? C'est que ni sa taille, ni son attitude, ni le luxe et l'ampleur de ses atours, ni sa beauté d'art ne l'isolent dans le groupe des figures où ne s'est point exercée l'ingéniosité du faussaire. Elle est la plus complète et la mieux conservée, elle n'est point l'unique, et d'autres même la surpassent par la singularité du type et des attributs, ou le choix et l'ajustement du costume et des bijoux. Si elle n'est point une déesse, c'est une prêtresse au moins, en riche tenue de sacrifice et de cérémonie, dont cette image perpétue dans le temple qu'elle honora le souvenir et la piété.

Ce sont des prêtresses aussi, ses compagnes et ses sœurs aînées ou plus jeunes, ces femmes sur la tête de qui s'échafaudent les diadèmes, les tiaras ou les mitres, dont la poitrine se couvre de colliers et de pectoraux, de béliers parmi les flammes, d'astres symboliques à face humaine. Quelques-unes, toutes mutilées, quelques têtes aussi d'un travail plus habile et plus soigné l'emportent par l'invention heureuse du type plus personnel, par la fermeté plus pure du dessin et la franchise plus souple du modelé, comme par l'élégance des atours. Plus d'ailleurs l'artiste s'est révélé praticien expert, plus son outil se montre adroit à suivre l'effort de la pensée plus inventive; plus aussi, par un phénomène étonnant mais certain, plus fréquents et plus sûrs naissent les souvenirs de l'Asie et de la Grèce, et plus vif encore apparaît le génie de la jeune Espagne.

Telle, sous la hauteur démesurée de sa mitre orientale, le front large et pur sous un riche bandeau, le robuste ovale de ses joues bien encadré par les cheveux symétriques, nous sourit naïvement à la manière éginétique, ou pour mieux dire comme ses cousines, les charmantes corés de l'Acropole d'Athènes. C'est vraiment un charme, l'harmonieux profil du nez mince et des lèvres fines, je ne sais quelle grâce ébauchée de jeunesse en fleur.

Telle autre porte haut et fier son noble visage; son voile,

qui s'accroche à la cime d'un grand hennin pointu et va s'élargissant jusqu'aux épaules, amplifie sa beauté matronale, et malgré la parure plus simple de son front et de ses cheveux, sa majesté grave nous impose le respect.

Telle autre, plus fastueuse, le sculpteur a compliqué pour nous séduire la richesse de sa parure : sa tiare monumentale s'échancre au front sur un serre-tête abondamment brodé, dont la bordure, continuée le long des joues, s'aplatit en oves régulières; sous le voile, attachés aux oreilles sans doute, saillaient deux larges disques précieux.

Les unes par l'originalité curieuse du type, d'autres par leur beauté, d'autres par leur laideur même, toutes par l'étrangeté des modes qui les parent, nous intriguent et nous captivent. Que dire de leur nombre, qu'on ne peut calculer? Aussi serrée s'en rangeait la foule sainte sur l'étroite esplanade du Cerro que celle des vainqueurs olympiques dans le bois sacré de l'Altis. C'était, dans le triste décor de ces collines et de cette plaine sauvage, sous ce ciel de feu, une floraison touffue d'êtres merveilleux, que jetait dans ces solitudes perdues l'effort pieux de rudes ouvriers.

A côté de ces statues si compliquées et si riches, des figures viriles, plus nombreuses peut-être encore, font contraste par la simplicité du type et la sobriété du costume. Si deux personnages très antiques sont coiffés de calottes à retroussis, si deux ou trois guerriers portent un casque, ce sont des exceptions qui restent rares; à l'ordinaire la tête est nue. Nul souci d'élégance : la barbe est rasée, les cheveux sont coupés courts. Pour tout vêtement les plus anciens de ces Ibères ont adopté une tunique longue et un grand manteau; de plus récents se drapent à la grecque dans une ample étoffe qui moule le torse, dégageant un bras ou une épaule, et fait écharpe sur la poitrine. C'est l'himation classique des statues de grands hommes aux meilleurs siècles de la Grèce, du Sophocle du Latran, de l'Eschine de Naples, du Démosthènes du Vatican. Un seul luxe dénote en cet accoutrement emprunté le goût instinctif de la race : les bras, près de l'épaule, sont encerclés d'ordinaire de lourds bracelets en spirale, et quelquefois aussi

apparaît la mode d'un collier semblable au torques de nos aïeux gaulois.

Avouons-le, la maladresse des sculpteurs est trop grande à disposer ces draperies flottantes où les Grecs s'enveloppaient avec tant d'élégante noblesse. On sourit à la vue de ces plis sans souplesse, aplatis et toujours les mêmes; certes, même lorsque le temple était dans toute sa gloire, ce n'est pas sans fatigue que l'on devait passer en revue ce chœur monotone de figurants de pierre.

Heureusement, parmi la foule des têtes dont un trop grand nombre sont mauvaises ou médiocres, quelques-unes se détachent et nous surprennent par une originale beauté. Comme certaines têtes de femmes rappellent heureusement des têtes archaïques d'Athènes, quelques têtes viriles nous remémorent celles que modelèrent avec un art si parfait les maîtres grecs du *v^e* siècle. Sans doute il ne faut point chercher ici l'observation précise de Myron, la vigueur sobre de Polyclète, ou la mâle élégance de Phidias, et ce mélange de nature et d'idéal, cette exécution large et sûre où triomphe le génie classique. Les yeux plats et mal dessinés, les oreilles bouffies, allongées et difformes, les cheveux maladroitement plaqués au crâne en mèches irréelles, voilà des traits qui singulièrement nous éloignent des chefs-d'œuvre impeccables. Mais à négliger ces détails, l'impression d'ensemble persiste; une gravité mâle du visage tranquille, une simplicité forte des lignes et du modelé, un désir raisonné, un soin voulu d'interpréter la vie pour dégager la beauté pure de la matière incertaine, voilà des caractères qu'on ne peut nier, car ils s'imposent. Nous savons à quels modèles, à quels maîtres les sculpteurs du Cerro les doivent.

Que si ces artistes n'ont pas pu s'affranchir de toute maladresse et de toute convention et s'attardent dans une routine d'atelier très vieux et très glorieux, blâmons-les certes, mais sans nous plaindre; car ces traditions conservées sont d'un intérêt bien vif pour qui sait y retrouver la survivance de très antiques procédés. C'est ainsi que M. Léon Heuzey, par exemple, reconnut une très vieille pratique chaldéenne dans la

facture des mèches de cheveux rangées en lignes de grandes virgules symétriques; et que par suite une fois encore s'impose à l'historien l'évidence de cette double influence dont l'une éveilla, dont l'autre vivifia l'art indigène de l'Espagne naissante.

D'ailleurs, parmi tant de fragments et de débris, ne nous attachons, si l'on veut, qu'aux œuvres maîtresses; laissons dans l'ombre toute la lignée décadente, tous ces ex-voto laids et banals qui s'accumulèrent dans l'enceinte du temple jusque sous l'empire romain sans doute. Il suffit pour immortaliser un art et une école de quelques morceaux inspirés. Et ce n'est plus désormais au Cerro de los Santos qu'il faut chercher quelque sœur à la majestueuse prêtresse qui en fait la gloire, pour révéler avec elle, mieux qu'elle encore, le jeune et déjà radieux génie de la race, c'est à Elche, la ville des palmes.

Pourtant si le Cerro est épuisé, songeons qu'il n'est qu'un point dans une vaste contrée pleine de ruines vierges. Tout autour, dans les montagnes proches surgissent les acropoles redoutables où les fiers Bastitans dressèrent leurs rudes cités. C'est, près de Jumilla, la vertigineuse forteresse de Coimbra, repaire d'aigles, nid de vautours, où juché sur les hautes falaises à pic, en plein ciel éclatant, parmi les monceaux des murailles et des maisons écroulées, le voyageur s'effare au spectacle d'une nature tragique, et s'émeut au souvenir des civilisations qui conquièrent ces rocs barbares. C'est l'Amarejo de Bonete, où les ruines s'étagent en gradins comme s'étagaient les tours colossales d'Assyrie, où le pied foule par centaines les tessons décorés de rinceaux et de végétations bizarres, témoins imprévus d'une céramique ibéro-mycénienne. Ce sont los Castillares, ruines épiques, entassement de rocs gigantesques au cœur d'une sierra formidable, trait d'union entre la préhistoire et l'histoire; las Grajas, grand village de bergers au flanc de pâturages rupestres, et tous ces Villares, ces Castillares, ces Despoblados, tristes restes d'une vie qui fut active dans un pays aujourd'hui sauvage et mort. C'est Meca surtout, la merveille, dont la sublime falaise, creusée de grottes légendaires, oppose son audacieuse ligne pure aux découpures

tourmentées du Mugron d'Almansa; Meca, l'acropole sourcil-
leuse, d'où le regard s'abîme au-dessus des larges plaines sans
ombre jusqu'à l'horizon des monts bleus, où les pas errent
inlassables des édifices éparpillés en tas de pierres aux maisons
découpées dans le sol, des citernes comblées de mystérieux
débris aux chemins creux taillés en plein dans la roche monta-
gneuse, couloirs d'ombre et de trahison, tandis que le soleil,
éternel souverain de la solitude, éclate dans l'azur éblouissant.

C'est là qu'il faudrait jeter hardiment la sonde, au cœur
des cités mortes où pour la première fois, il y a tant de siècles,
fut secouée la rudesse native des durs enfants de l'Ibérie au
large souffle fécondant qui sur les flots de la grande mer orien-
tale portait le génie de l'Asie et de la Grèce.

PIERRE PARIS.

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

COLLABORATEURS

MM. A. Aguilar; E. Albertini; R. Altamira, professeur à l'Université d'Oviedo; **J. de Apraiz**, directeur de l'Instituto de Alava; **M. R. de Berlanga; P. Besques; P. Boissonnade**, professeur d'histoire à l'Université de Poitiers; **G. Bonsor; L. Bordes**, professeur au Lycée d'Agen; **E. Bourciez**, professeur de langues et littératures du Sud-Ouest de la France à l'Université de Bordeaux; **E. Bouvy**, bibliothécaire et chargé d'un cours de langue et littérature italiennes à l'Université de Bordeaux; **J.-A. Brutails**, archiviste de la Gironde et chargé d'un cours de paléographie à l'Université de Bordeaux; **Calmette**, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon; **E. Castelot; Cazac**, proviseur du Lycée de Bayonne; **V. Chapot; R. J. Cuervo; H. de Curzon; G. Daumet; † Fr. Despagne; H. Dessau**, professeur à l'Université de Berlin; **Ch. Dubois; L. Dubois**, professeur d'espagnol au Lycée de Toulouse; **J. Ducamin**, professeur d'espagnol au Lycée de Mont-de-Marsan; **A. Dufourcq**, chargé du cours de sciences auxiliaires de l'histoire à l'Université de Bordeaux; **A. Engel**, ancien membre de l'École française d'Athènes; **M^{me} M. Goyri de Menéndez Pidal; MM. R. Gómez Sánchez; Griswold Morley; † E. Hübner; P. Ibarra; P. Imbart de La Tour**, professeur d'histoire du Moyen-Age à l'Université de Bordeaux; **A. Jeanroy**, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse; **C. Jullian**, professeur au Collège de France; **Johannes Jungfer**, professeur à Berlin; **H. de La Ville de Mirmont**, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux; **G. Le Gentil; H. Léon; H. Léonardon**, directeur adjoint de la Bibliothèque de Versailles; **M. Marion**, professeur à l'Université de Bordeaux; **J. Marquet de Vasselot; E. Martinenche**, maître de conférences à la Sorbonne; **E. Mele; R. Menéndez Pidal**, professeur à l'Université de Madrid; **H. Mérimée**, maître de conférences à l'Université de Montpellier; **A. Mesquita de Figueiredo; M^{me} Carolina Michaelis de Vasconcellos; MM. J. Moraleda Esteban; J.-B. Morleix; E. Muret**, professeur à l'Université de Genève; **E.-J. Navarro; V. Paredes Guillen; A. Paz y Melia**, directeur du département des manuscrits à la Biblioteca nacional de Madrid; **P. Perdrizet**, maître de conférences à l'Université de Nancy; **Cristóbal Pérez Pastor; E. Piñeyro; C. Pitollet; P. Quintero**, professeur à l'École des Beaux-Arts de Málaga; **J. Saroithandy; F. Sauvaire-Jourdan**, professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux; **P. Serrano Gómez; M. Serrano y Sanz**, professeur à l'Université de Saragosse; **Fr. Simón y Nieto; F. Strowski**, professeur à l'Université de Bordeaux; **B. de Tannenberg; Ant. Thomas**, professeur à la Sorbonne; **L. Tramoyeres Blasco; E. Walberg**, professeur à l'Université de Lund; † **Rev. Wentworth Webster**.

Este Boletín sale trimestralmente (á principios de febrero, mayo, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: Feret, cours de l'Intendance, 15; TOULOUSE: Éd. Prival, rue des Arts, 14; PARIS: A. Fontemoing, rue Le Goff, 4; MADRID: M. Murillo, Alcalá, 7. — Precios de suscripción: 10 francos año (Francia y España); 12 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 3 francos.

Los Suscriptores de España pueden hacer el pago por medio de libranza del Giro mutuo á nombre del Sr. MURILLO, Alcalá, 7, Madrid.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

ABONNEMENTS

France	F.	10 »
Union postale		12 »
Un fascicule séparé		3 »

II. BULLETIN HISPANIQUE

ABONNEMENTS

Espagne et France	F.	10 »
Union postale		12 »
Un fascicule séparé		3 »

III. BULLETIN ITALIEN

ABONNEMENTS

France et Italie	F.	10 »
Union postale		12 »
Un fascicule séparé		3 »

*Le montant des abonnements doit être adressé à MM. FERET et FILS,
15, cours de l'Intendance, Bordeaux.*